

Le texte narratif

Alexandre Guarneri : « Cette pizza est le symbole de mon enfance heureuse, envers et contre tout... »



Fondateur de Homecore, marque de streetwear pour homme, Alexandre Guarneri a eu une enfance chamboulée. La pizza - sfincione a été le plat réconfortant de ses jeunes années passées en Sicile, auprès de sa grand-mère.

Par Camille Labro

Publié le 10 avril 2020 / tiré de www.lemonde.fr

« Enfant, j'ai vécu quelques années en Sicile, et cela m'a marqué à jamais. Mon histoire familiale est compliquée. Je suis né à Grenoble, d'une mère soixante-huitarde très militante et d'un père italien un peu rustre. Mes parents se sont séparés quand j'étais tout petit, et mes trois frères et moi avons d'abord été confiés à une nourrice. Le juge avait dû estimer que ni mon père, ni ma mère n'étaient aptes à nous élever correctement. Nous n'étions avec eux que pour les vacances. Mais un été, au lieu de nous conduire au camping comme prévu, mon père nous a emmenés, sans rien dire à personne, jusqu'à Canicatti, la ville sicilienne où il est né. Il nous a installés chez sa mère, Francesca, dite Cicina, avant de repartir en France.

Pendant des années, ma mère nous a cherchés, en vain. J'avais 3 ou 4 ans, je ne me rendais pas compte. Pour nous, c'était la belle vie en Sicile : on passait notre temps à manger, à jouer, à courir dans les ruelles. Je partais à l'école avec un petit panier rempli de victuailles pour le midi.

Ma grand-mère était tout le temps aux fourneaux, elle préparait des pasta al forno, des polpette al sugo, des parmigiana di melanzana, et surtout, des pizzas. Ou plus précisément, des sfincione, une spécialité sicilienne à mi-chemin entre la pizza et la focaccia. Sa pâte est épaisse et moelleuse, couverte d'une sauce aux oignons et tomates, anchois, chapelure, origan, et éventuellement de fromage local, caciocavallo ou pecorino. Cicina laissait gonfler la pâte sous une grosse couverture de l'armée. Une fois, je me suis assis dessus par accident, ça a fait un drame ! Nous attendions la pizza comme des loups, prêts à la dévorer brûlante. Cette pizza, c'était le comble du bonheur.

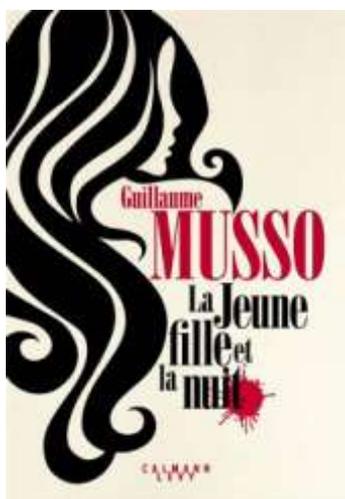
Lorsque j'ai eu 6 ans, nous sommes partis rejoindre mon père en région parisienne. Il était ouvrier du bâtiment et travaillait sur un chantier à Créteil, comme ascensoriste. On vivait dans une caravane, avec notre grand-mère, qui continuait à nous faire des pizzas. Mon père était surtout chez ses copines. On faisait des châteaux en cailloux, des bateaux en polystyrène...

On a ensuite vécu à Pantin, à Issy-les-Moulineaux, en pension, puis à Bobigny, sur un terrain dans une zone industrielle. Là, il n'y avait plus de pizzas, notre grand-mère était rentrée en Sicile. Ce fut la période la plus dure. J'étais en CM1, j'ai découvert l'agressivité, les rapports de force. C'est aussi le moment où notre mère nous a retrouvés

avec l'aide d'un ami commissaire. Les retrouvailles ont été houleuses, mais nous avons peu à peu renoué avec elle.

Avec l'arrivée de la culture hip-hop en France, un monde s'est ouvert à moi. J'ai commencé à dessiner des graffitis sur des tee-shirts, et j'ai créé ma marque de vêtements en 1992, inspiré par mon enfance, la vie dans les cités, et toutes mes questions existentielles. Tous les étés, je retourne en Sicile, où je loue une maison au bord de la mer. J'ai rarement le temps de faire des pizzas à Paris, mais dès que je suis là-bas, je me rattrape. Une fois par semaine, je prépare pour mes filles une sfincione – symbole de mon enfance heureuse, envers et contre tout. »

Guillaume Musso, *La Jeune fille et la nuit*, Paris, Calmann-Lévy, 2018, pp. 15-18.



2017

Pointe sud du Cap d'Antibes. Le 13 mai.

Manon Agostini gara sa voiture de service au bout du chemin de la Garoupe. La policière municipale claqua la porte de la vieille Kangoo en pestant intérieurement contre l'enchaînement de circonstances qui l'avait conduite ici.

Vers 21 heures, le gardien d'une des plus luxueuses demeures du Cap avait téléphoné au commissariat d'Antibes pour signaler un pétard ou un coup de feu – en tout cas un bruit étrange – qui aurait été tiré sur le sentier rocheux jouxtant le parc de la propriété. Le commissariat n'avait pas fait grand cas de l'appel et l'avait redirigé vers les bureaux de la ¹⁰police municipale, qui n'avait rien trouvé de mieux que de la contacter *elle*, alors

qu'elle n'était plus en service.

Lorsque son supérieur l'avait appelée pour lui demander d'aller jeter un œil sur le sentier côtier, Manon était déjà en tenue de soirée, prête à sortir. Elle aurait voulu lui répondre d'aller se faire voir, mais elle n'avait pas pu lui refuser ce service. Le matin même, le bonhomme avait accepté qu'elle conserve la Kangoo après ses heures de boulot. La voiture personnelle de Manon venait de rendre l'âme et, en ce samedi soir, elle avait absolument besoin d'un véhicule pour aller à un rendez-vous qui lui tenait à cœur.

Le lycée Saint-Exupéry, où elle avait été élève, fêtait ses cinquante ans et, à cette occasion, une soirée rassemblerait les anciens élèves de sa classe. Manon espérait secrètement y ²⁰revoir un garçon qui l'avait marquée autrefois. Un garçon différent des autres, qu'elle avait bêtement ignoré à l'époque, lui préférant des types plus âgés qui s'étaient tous révélés de sombres crétins. Cet espoir n'avait rien de rationnel – elle n'était même pas certaine qu'il serait présent à la soirée, et il avait sans doute oublié jusqu'à son existence –, mais elle avait besoin de croire qu'il allait enfin se passer quelque chose dans sa vie. Manucure, coiffure, shopping : Manon s'était préparée toute l'après-midi. Elle avait claqué trois cents euros dans une robe droite en dentelle bleu nuit et en jersey de soie, avait emprunté un collier de perles à sa sœur et des escarpins à sa meilleure amie – une paire de Stuart Weitzman en daim qui lui faisait mal aux pieds.

Juchée sur ses talons, Manon alluma la torche de son téléphone et s'engagea sur le ³⁰chemin étroit qui, sur plus de deux kilomètres, longeait la côte jusqu'à la Villa Eilenroc. Elle connaissait bien cet endroit. Lorsqu'elle était enfant, son père l'emmenait pêcher dans les petites criques. [...]

Au bout d'une cinquantaine de mètres, Manon buta sur une barrière assortie d'une mise en garde : « Zone dangereuse - accès interdit ». Il y avait eu une forte tempête en milieu de semaine. Des coups de mer violents avaient provoqué des éboulements qui rendaient la promenade impraticable sur certains secteurs. Manon hésita un instant et décida d'enjamber la barrière.